
M A N U S C R I T

CASTRO
de Antonio Ferreira
Traduit du portugais par Philippe Léglise-Costa

cote : POR92D083

Date/année d'écriture de la pièce : 1557
Date/année de traduction de la pièce : 1992

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

CASTRO

ou

Inês de Castro, la reine morte

(1557)

Personnages de la tragédie:

CASTRO

NOURRICE

CHOEUR DES JEUNES FILLES DE COIMBRA

INFANT DOM PEDRO

SON SECRETAIRE

SA MAJESTE LE ROI DOM AFONSO IV

PERO COELHO

DIOGO LOPES PACHECO

MESSAGER

ACTE I - Scène I

CASTRO, NOURRICE.

CASTRO

Cueillez, cueillez joyeuses,
Mes demoiselles, mille fleurs odorantes.
Tissez de fraîches coiffes,
D'iris et de roses; couronnez
Toutes les têtes aux boucles dorées.
Répandez de douces odeurs,
Que tout l'air s'en emplisse.
Que sonnent des cordes suaves, des chants suaves.
Célébrez le jour clair,
Mon jour bienheureux! ma félicité
Avec des lyres paisibles, et de douces voix!

NOURRICE

Quelles nouvelles fêtes, quels nouveaux chants demandes-tu?

CASTRO

Nourrice, tu es le sein qui m'a nourri, la mère
Qui m'a aimée, aide-moi donc dans mes plaisirs.

NOURRICE

Je te vois en de nouvelles extrêmités.
Du plaisir dans les paroles, de l'eau dans les yeux,
Qui te rend tout à la fois gaie et triste?

CASTRO

Elle ne peut être triste, celle que tu vois joyeuse.

NOURRICE

Parfois la fortune mélange tout.

CASTRO

J'ai dans mon âme, le rire, le plaisir, la douceur.

NOURRICE

Les larmes sont les signes de la mauvaise fortune.

CASTRO

Mais aussi compagnes de la bonne fortune.

NOURRICE

Elles sont naturelles à la douleur.

CASTRO

Et douces au plaisir.

NOURRICE

Quel plaisir puissant les porte à tes yeux ?

CASTRO

Je vois mon bonheur assuré et je n'ai plus de craintes.

NOURRICE

Que t'est-il arrivé? Quel bonheur est venu?

Pourquoi me faire attendre?

Madame, ouvre-moi vite ton âme.

En en parlant, le malheur s'apaise, le bonheur grandit.

CASTRO

O Nourrice, un jour clair s'est levé devant moi!

Jour de ma quiétude! Souffre un court moment

Que je reprenne mon histoire de plus loin,

tandis que l'esprit gai au souvenir

De la peur, dont il est à présent rassuré,

Joint le malheur passé à ce bonheur présent.

Par héritage légitime du grand et fort Afonso,

Dont le bras valeureux teinta du sang des infidèles

Le sceptre Royal du grand Portugal, saint par la main

De Dieu qu'elle brandit entre les armes, face aux ennemis,

Dirige et commande le bon vieil Afonso IV,

Couvert de gloire à la victoire du nom de Salado,

Par ordre le septième des Rois du Portugal

Fils de Dinis le grand et d'Isabel la Sainte,

Tous deux déjà claires étoiles dans le ciel infini.

Dont la haute maison, et l'empire agrandi

Par ses aïeux illustres, attendent dans la joie,

Leur héritier tant désiré, l'infant Pedro,

Mon tendre amour, mon espérance et mon honneur.

Tu sais bien comment, Nourrice, en sortant

De tes bras, dans la vive fleur de l'âge,

(Ou c'était mon destin, ou c'était mon étoile)

De mes yeux, j'allumai un feu dans sa poitrine,

Feu qui toujours brûla, et brûle encore

Vif comme au premier jour, entier et pur.

Pour moi, il dédaignait les hautes charges

Pour moi encore, les noms des très nobles Princesses,

Tant pour ses yeux je restais la plus noble.

Je demeure un temps à ses côtés, mais forcé,

A la fin, il donna sa main à Constança
 Celle-là qui fut par tant d'armes amenée,
 Que j'augure déjà de sa funeste destinée:
 Oui, il donna sa main à Constança, mais l'âme libre
 Amour, désir et foi, il me garda toujours.
 O combien il aurait voulu honnêtement
 Pouvoir me la donner! Combien
 Il regretta de se voir prisonnier!
 La nouvelle épouse n'éteignit pas son amour;
 Ni la naissance tellement fêtée
 De l'enfant tant désiré: non, le temps
 Et le désir le brûlaient d'un feu plus ardent.
 Que fera-t-il? S'il le couvre, plus forte sera la brûlure.
 Le découvrir n'est pas honnête, et il ne le veut pas.
 Mais qui gardera un feu dans son sein?
 Qui cachera un amour dont les signes,
 Malgré toute la volonté, le trahissent?
 Il flamboyait par ses yeux et par son visage.
 Et dans mes yeux, les siens le découvraient.
 L'âme captive soupire et gémit et pleure,
 Contrainte au calme, et force tendre
 Soumise à un joug si cruel, bien trop
 Lourd à son désir, elle désire le secouer.
 C'est impossible, cela ne convient pas: la rage croît.
 La plaie tendre laboure ses entrailles.
 Il fuit les hommes, il fuit la lumière et le jour.
 Seul il chemine, seul il parle, triste il pense.
 Castro à la bouche, Castro à son âme, Castro
 Partout devant lui se présente.
 Pour sa femme, il est tout prévenances, moi haine et colère.
 Dans la poitrine de Constança brûle une fureur nouvelle.
 On n'ose pas me découvrir, ni rien m'interdire.
 Le sang de l'ancienne maison Castro, grand nom de l'Espagne
 Bien avant le Royal sceptre de ce royaume,
 Coule encore en très grande part dans son Royal sang.
 Et de la nature on redouble la force, joignant l'art,
 Et la ruse: le Roi à son petit-fils me donne
 Pour marraine, à son fils pour seconde mère de son enfant.

NOURRICE

Aveugles, ils encouragent quand ils veulent interdire!
 Sous la force, l'amour grandit plus encore:
 Et le désir s'accroît quand ils empêchent la volonté.

CASTRO

A la fin, la fortune qui m'attirait déjà
 Une si grande félicité, rompt le noeud
 Du joug contraire à mon amour.

La mort emporte avant le terme l'Infante triste.
Alors moi, j'hérite plus librement de l'amour constant,
Il m'est livré tout entier, et il vit
Tout entier dans mon âme, où il est sûr et ferme,
Déjà affermi par de tendres gages.
Mais l'esprit inquiet des clameurs
Du peuple, et les graves requêtes qui travaillent
A diviser cet amour, à briser sa force,
Dans la peur me laissaient vivre, redoutant
Un revers de la fortune, qui tantôt amie
Tantôt cruelle ennemie élève ou bien ruine;
Qui toujours au plus grand bonheur promet malheur plus grand,
Fausse, inconstante, aveugle, diverse et forte.
En tremblant, je jouissais de mes amours.
L'immense amour engendrait la méfiance:
La conscience égarée a toujours peur.

NOURRICE

Qui t'a alors retenue? Qui a réveillé
En toi ces craintes?

CASTRO

Ma peur.

NOURRICE

Tu dis des choses contraires!

CASTRO

Parfois la peur

A plus d'audace que l'effort: je prends mes enfants
Et les larmes aux yeux, le visage blême,
La langue presque muette, prise de sanglots
Devant l'Infant, je commence ainsi: mon Seigneur,
De ce peuple, les voix cruelles sonnent à mes oreilles.
Je vois la force du Roi, sa grave autorité
Dressées contre moi, contre la constance
Qu'en mon amour jusqu'à ce jour tu as montré.
Je ne crains pas, mon Seigneur, que tu veuilles briser
La foi si ferme à qui tu as donné ton âme;
Mais je crains la fortune, avec sa dure fureur
Bien plus puissante, que toi avec ton doux amour.
Pour mes larmes, pour la main
Qu'en signe de foi, tu m'as donnée,
Pour mes tendres amours, leur tendre fruit
Que tu as devant toi, si tu me dois
Un amour pareil au mien, si un temps
Tes yeux m'ont vue joyeuse et tendre,
Retiens-moi, garde-moi, préserve-moi

Contre les rudes commandements de ton père,
Contre les voix importunes de ceux qui pourraient
Par le hasard changer la constance de ton coeur.
Ou bien si mon étoile, et un génie cruel,
Pouvaient t'arracher de mon âme,
Alors de ton bras armé, dans le sang,
Tu l'arracheras de mon corps, que je ne vois pas
Un si funeste jour, un si cruel changement;
Je tiendrais pour douce une telle mort:
Pour une amoureuse pitié une telle cruauté.

NOURRICE

Tu as ému et mon âme et mes yeux.

CASTRO

Ainsi ai-je parlé. Alors, lui, jetant ses bras
Etroitement autour de moi, bouleversé,
S'efforce en vain de chasser le chagrin
Né de ma peur, et mes larmes. Et ton coeur
O Dona Inès, me dit-il, ton coeur peut-il
Concevoir une telle crainte? Ce premier jour
Où je t'ai vu n'a-t'il pas aussitôt montré
Que mon âme est toute entière vouée à la tienne?
Par toi la vie m'est douce, par toi j'espère
Agrandir mon empire. Sans toi, le Monde
Ne me serait qu'un dur désert.
Et ni fortune, ni hommes,
Ni étoiles, ni destinées, ni planètes,
Ne pourront me séparer de toi, par l'art ou la force.
Sur ta main, je dépose là mon âme ferme et fixe.
Infante je te nomme, Maîtresse de mon Amour
Et de la haute charge qui m'attend, et que ton nom me rend douce.
J'invoque et j'appelle ici le grand Moteur des Cieux et des terres:
Que le Haut Ciel m'entende, et qu'il approuve
Ma très sainte intention, et l'accomplisse!

NOURRICE

Je comprends maintenant et ton plaisir et tes larmes.
Je pleure moi aussi de plaisir: la joie
Nous est toujours si contraire, qu'elle s'en va encore
Emprunter des larmes à la tristesse.

CASTRO

Je ne crains plus la fortune, désormais
Je vivrai joyeuse et rassurée.

NOURRICE

De l'esprit Royal,

On ne doit pas craindre un changement léger.

Aide ton étoile avec le bon sens.

Fort souvent la faute embrouille le destin.

Prudence et bon conseil nous préservent le bonheur:

La prétention le détruit, il se change en grand malheur.

CASTRO

Que ce soit toi, bonne Nourrice, qui diriges mon coeur,

Car le plaisir soudain trompe et égare.

NOURRICE

Voile ton secret.

CASTRO

Mais il est dans mon âme.

NOURRICE

Que Dieu te le garde.

CASTRO

Je le demande humblement aux Cieux.

Scène II

INFANT, CHOEUR

INFANT

Puissant Seigneur, grand père du Monde,
Dont le pouvoir immense et les hautes grandeurs
Sont chantées par les Cieux, la terre, les éléments,
Dont chaque geste fait trembler tout alentour,
Dont chaque désir n'est jamais impossible,
Fortifie mon coeur et arme-moi tout entier
De patience, comme avant un dur combat.
Calme les inquiétudes de ce peuple,
La furie de mon père, qui oeuvre en vain
A arracher mon âme de là même où elle vit.
Je suis un humain, Seigneur: les âmes fortes
Sont vaincues par les grandes tentations.
Le sang bout, le coeur brûle, la colère croît en moi
Contre tous ceux qui me poursuivent: toi, apaise-moi.
Je ne pourrai souffrir, non je ne le pourrai,
La dure ténacité, la haine cruelle,
Qu'ils montrent à mon tendre amour.
La douleur vainc la raison: la force vainc l'amour.
Toi, Dieu suprême, préserve la foi promise
Que de là-haut tu lui a ordonné de me donner.
Tout procède de toi: sans toi, rien
Ne bouge ici-bas. Qui comprend
Tes moyens, et tes fins, et tes secrets?
Combien de fois ce qui semble bonheur n'est que malheur!
Combien de fois le malheur est la cause de grands bonheurs!
Combien de temps as-tu souffert que le grand Afonso
Qui célébra son union avec le nom de Bologne,
Et qui ajouta de nouvelles forteresses à nos Armes,
S'oppose violemment au mariage,
Aux lois divines, aux lois humaines!
Qui lors ne déplorait pas tant de cruauté
Envers ce premier amour? Et
Qui taisait l'âpre ténacité du second?
Mais toi, toi tu voulais donner au Monde le grand,
Le fort, le prudent, et le saint, le seul Dinis,
Paix et concorde entre les nobles Rois, lui qui donna
Et enleva des royaumes par les armes, pour sûr, et par les lettres.
Et moi, issu de son sang, de sa condition,
Pourquoi de mon amour si mal jugé,
N'attendrai-je pas des grandeurs? Mais je les verrai,
Je les verrai par toi, Castro, vis donc joyeuse
Et rassurée, rejette au loin tes peurs,

Car j'aime mieux mourir que vivre sans toi!

CHOEUR

Un autre grand malheur n'est pas une excuse au malheur.
Un mauvais exemple est un dommage pour le monde!
Mais la Raison ne peut pas être ainsi aveugle,
Qu'elle reproche à autrui ce qu'elle approuve pour elle.
Chacun se laisse porter loin de la volonté.

Scène III

SECRETAIRE, INFANT, CHOEUR

SECRETAIRE

Celui qui pourra joindre l'eau au feu,
Celui qui mélangera la nuit noire au jour
Et le mauvais péché à la vertu,
Celui-là à l'amour unira la raison,
Et à la fausse flatterie, la loyauté.
L'un ne souffre pas l'amour, et l'autre la vertu.
Moi, je viens aujourd'hui armé des deux.
Je ne sais si par eux je pourrai vaincre.
Si quelque bon esprit voulait maintenant
M'aider depuis les Cieux et ici-bas
Achevait cette vie, quelle fin plus glorieuse
Que de laisser pour les hauts Cieux cette terre,
Non par la peur, mais l'honneur et la vérité?
A celui que je vois là-bas pensif,
Dieu m'inspire que je parle sans peur.
Celui qui veut résister à la mauvaise intention
Du Prince, pour quoi il est déterminé,
Doit disposer de confiance et d'un esprit libre.
Pourtant, y renoncer est vile faiblesse.

INFANT

Que diras-tu, Secrétaire, de toute cette violence
Qu'ils veulent exercer sur mon âme?

SECRETAIRE

Seigneur, c'est qu'ils veulent te la rendre libérée
D'où elle est si contrainte et si captive.

INFANT

Ils m'arrachent les entrailles, que me veulent-ils?
Tous ces gens, que me veulent-ils, qui ainsi me tuent?

SECRETAIRE

Ils te veulent seul, et recherchent ton honneur.
Ils veulent, ci-bas, briser les ailes de la fortune
Que jamais elle n'ait assez de force contre toi.

INFANT

Mais ils ne cessent de lui en donner tant qu'ils peuvent
Cherchant à m'éloigner d'où est ma vie.

SECRETAIRE

Si tu te voyais, Seigneur, tu te verrais mort!
Tu te verrais aveugle! Tant qu'un homme ne vit pas
Avec sa propre âme, est-ce vraiment la vie?

INFANT

Toi aussi, tu me poursuis? Toi aussi
Tu viens affuté, couper ces racines
Déjà si fermement implantées en mon coeur?

SECRETAIRE

Il fait oeuvre de pitié, celui qui du prisonnier
Brise les fers et les mauvaises chaînes.
Oh illustrissime Infant mon Seigneur,
Tu me connais depuis très longtemps, tes secrets
Tu as eu raison de toujours me les confier.
Jamais je n'ai dévoilé tes folies, jamais
De ces secrets je ne dévoilerai le moindre.
D'une part, tu m'as pour secrétaire,
Mais d'autre part, tu devras me tenir pour conseiller.
Je veux accomplir ma tâche envers toi, et aussi mon devoir,
Que vienne alors ta colère, car je ne désire
De meilleure mort que celle qui délivrera
Ma vie de l'infamie et mon âme du danger.
Ne vois-tu pas, mon Seigneur, que si le Soleil s'obscurcissait,
Tout ce qu'il couvre et découvre deviendrait
Aussi triste et sombre, que clair présentement?
Car tel est le bon Prince: notre Soleil
Grâce à sa lumière nous nous voyons, et suivons
La justice qui nous emmène jusqu'aux Cieux.
Si elle se perd en toi où la trouverons-nous?
Qui suivra encore la vertu, l'honneur?
T'abaisser ainsi de la hauteur du Prince aux plus basses pensées,
Qui chez les hommes bas s'égarent, cela peut-il te sembler,
Digne de ta grandeur? Et de ce que tu dois
A cette très haute condition qui t'attend?

INFANT

Qui te rend si libre et si audacieux?

SECRETAIRE

L'amour et la loyauté me donnent cette audace:
La Raison elle même qui est si forte me la donne.
Si on ne la suit pas, on ne peut la nier.
Là, en toi, je vois que tu sens
En ton esprit Royal et généreux
Presque un assentiment, celui-là qui te pousse,
Quoique dans le chagrin, vers la saine vérité.